

FACÉTIES

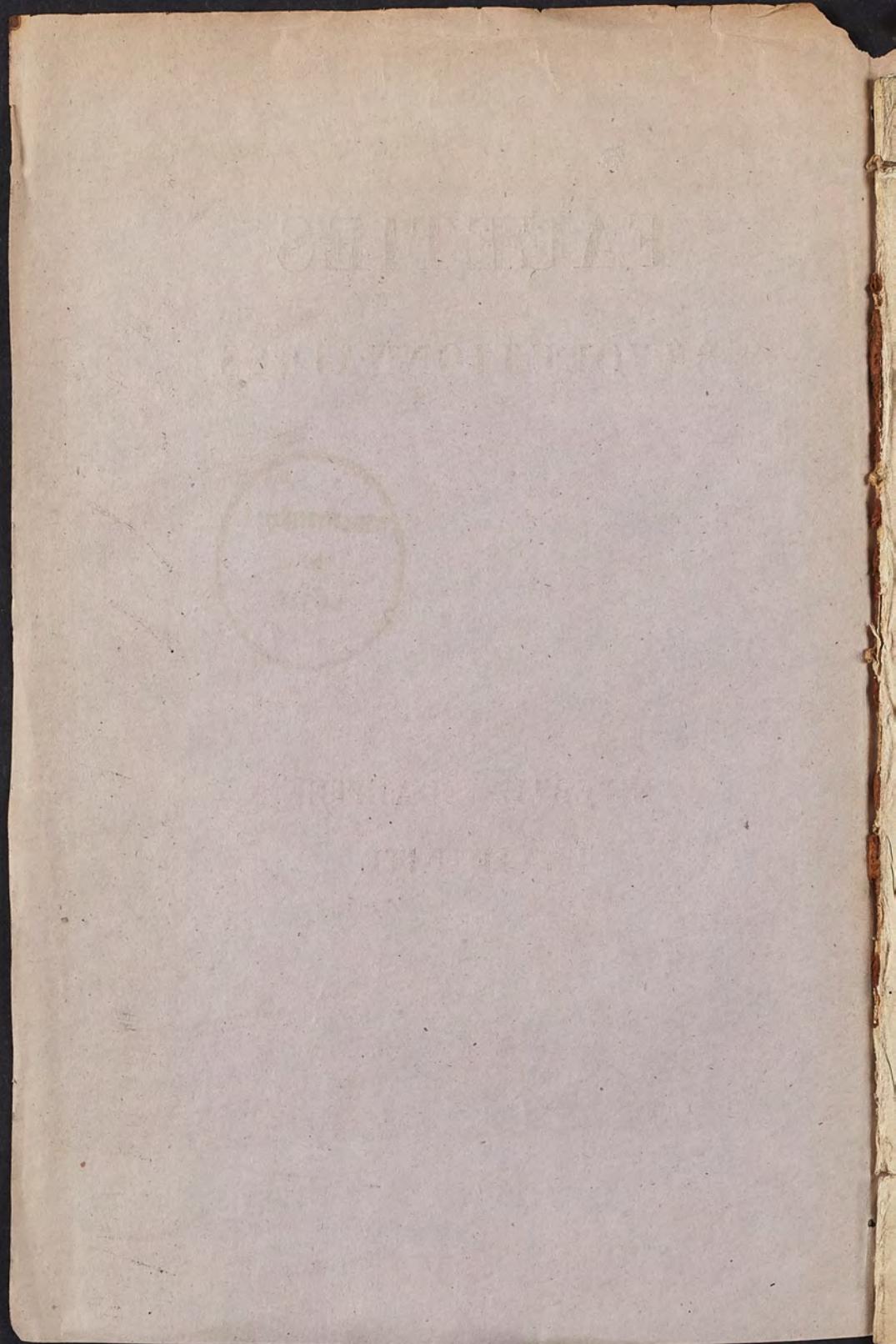
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





LET T R E S
D E L' U N
DES AMBASSADEURS
DE T Y P O O - S A I B ,

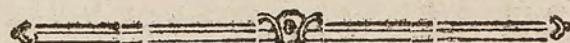
Où il est beaucoup parlé des affaires du
royaume de Gogo , avec l'aventure de
Gigy , Prince du sang des rois de cet
empire , & de quelques autres Princes
qui en sont , ou qui n'en sont pas .



ПЕЧАТЬ

ДЛЯ ПРИЧИСЛЕНИЯ

2871



LETTRES

DE L'UN DES AMBASSADEURS
DE T Y P O O - S A I B ,

Où il est beaucoup parlé des affaires du royaume de Gogo , avec l'aventure de Gigy , Prince du sang des rois de cet empire , & de quelques autres princes qui en sont , ou qui n'en sont pas.

PREMIERE LETTRE

Nota Ces lettres ont été faites dans un tems où les choses n'étoient pas au point où elles sont. Comme elles feroient dans ce moment sans intérêt comme sans objet , on s'est décidé à en supprimer la plus grande partie ; on ne conservent même ces deux premières , que pour faire voir quel pas nous avons fait vers notre liberté ; & pour répondre par-là à ceux qui osent reprocher à nos dignes représentans de n'avancer à rien. Qu'ils tcomparent nos espérances d'il y a quatre mois , avec nos espérances d'aujourd'hui ; ce que nous étions forcés de penser alors , avec ce que nous pensons maintenant.

NO T R E voyage , mon cher hôte , a été des plus heureux. Nous avons enfin revu notre chere patrie. Nous nous sommes prosternés devant la face rayon-

A

nante de notre magnanime empereur , dont le regard
brise les sceptres & qui foule à ses pieds les cou-
ronnes. Il a permis à notre foiblesse d'entrer , sur
notre voyage , dans quelques détails qui l'ont beau-
coup surpris. Le peu de temps que nous sommes restés
parmi vous , ne nous a pas permis de le satisfaire en-
tierement. C'est un éclair qui nous a passé devant les
yeux. Il nous a fait plusieurs questions auxquelles
nous n'avons pu répondre. Il nous a demandé , par
exemple , si le roi de France avoit un air plus majes-
tureux que lui , si sa cour étoit plus brillante que la
sienne & en quoi elle en différoit. Il étoit aisé de le
contenter sur les deux premières questions ; mais la
dernière exigeoit des observations qui nous ont été
impossibles. Lorsque nous fumes présentés à votre
monarque , les objets étoient en si grand nombre &
si variés , que nous ne pûmes rien voir bien distinc-
tement. Nous n'avons donc fait que balbutier dans
nos réponses. Typoo-Saib n'aime point les gens qui
balbutient quand il les interroge ; il a paru mécon-
tent ; nous avons tremblé pour nos jours ; cependant
il nous a pardonné en faveur des fatigues du voyage.
Il nous a épargné quelques centaines de coups de
bâtons sur les épaules , dont sa sublimité n'auroit pas
manqué de nous honorer pour avoir eu l'effronterie de
bégayer en sa présence.

Comme il gouverne avec beaucoup de vigueur , il
ne s'est rien passé de remarquable pendant notre ab-
sence. Toujours la même autorité & toujours la
même soumission. Aussi ne sommes-nous pas sujets
comme vous à mille changemens divers. Vous chan-

gez de gouvernement presque comme de modes ; vous ne savez jamais à quel point vous en êtes. Toujours des prétentions contraires & des troubles qui en sont la suite. Il est bien plus court de remettre tout dans les mains d'un seul ; il n'y a plus de résistance , tout s'exécute avec autant de rapidité que d'uniformité. Depuis des siècles, il est vrai, nous sommes esclaves : mais nous nous sommes toujours fait honneur de notre barbe ; tandis que vous avez quitté , repris & quitté la vôtre ; nous avons toujours porté le même habit , & vous ne savez pas comment vous étiez habillés il y a cinquante ans ; nous nous assurons de l'honneur de nos femmes en les tenant enfermées , vous n'ignorez pas quel usage les vôtres font de leur liberté , ce qui engendre souvent de mauvais ménages. Vous avez bien de la peine à acquérir quelque peu de raison qui ne vous sert presque à rien , & nous sommes dispensés d'en avoir. Il est clair que vous êtes à plaindre & que nous sommes heureux.

Mais si nous sommes tranquilles , il n'en est pas de même dans le royaume de Gogo , voisin du nôtre ; il s'y passe des choses bien étranges. Comme elles ont beaucoup de rapport à la situation de vos propres affaires , elles pourront vous intéresser. Il est étonnant que les hommes soient à peu-près faits de la même maniere , quoiqu'à des distances considérables. Cette réflexion vous paroîtra sans doute un peu forte pour un indien. Que voulez-vous ? Je suis peut-être devenu philosophe en respirant l'air de votre pays. Si je ne suis pas encore bien avancé , vous verrez que ce n'est pas mal pour le peu de tems , que j'ai

d'assez bonnes dispositions, & que je pourrois aller loin, si je vivois chez un peuple où la liberté favorisât les progrès de la philosophie.

L E T T R E I I.

Le royaume de Gogo est grand, riche, bien peuplé; ce n'est pourtant ni le plus grand, ni le plus riche du monde, comme quelques gogotins l'imaginent. Il est borné au midi par la mer rouge; au nord, par le détroit de Babelmandel; à l'occident, par l'Océan ou Mer des Indes; du reste, il est séparé des autres nations par des montagnes, des fleuves & des forêts; tout l'intérieur est coupé de rivières, de canaux & de grands chemins; ce qui facilite les communications, & rend le centre aussi vivant que les extrémités, à quelques provinces près situées d'une maniere moins avantageuse.

Ce royaume n'est point gouverné comme les autres royaumes de l'orient, par la sublime sagesse, par une autorité, image de celle des dieux, qui veut & qui peut. Il y a des ordres & des corps qui prétendent avoir des droits; le simple peuple de Gogo prétend avoir les siens, & des gens de Gogo, qu'on appelle aussi philosophes, soutiennent qu'il pourroit bien avoir raison. Il est aisé de voir combien le roi de Gogo seroit gêné s'il lui falloit écouter tant de monde; aussi a-t-il reçu de ses ayeux une recette pour faire taire tous ces gogotins, quand ils crient trop fort; ce qui n'arrive gueres que quand il s'agit de les imposer. On le voit mouvoir quatre cents mille têtes, agiter

huit cents mille bras. Le peuple de Gogo, qui croit à des revenans qui ont moins de réalité, effrayé de ce prodige, reste sans mouvement; il ne commence à donner quelques signes de vie que par quelques plaisanteries & quelques chansons; alors le roi reprend sa forme ordinaire. Le peuple de Gogo reçoit l'impôt, crie vive le roi, & tout est en paix. Peut-on être plus heureusement né?

Le peuple de Gogo est un peuple aimable, plein de sentimens d'honneur, qu'il exprime avec beaucoup de grace; &, comme je vous le disois, ce peuple est riche, mais il a un singulier défaut: c'est que depuis le monarque jusqu'au dernier de ses sujets, aucun ne paye ses dettes. Ce n'est pas mauvaise volonté, l'argent leur manque.

Les richesses du monarque sont pourtant aux fortunes des particuliers dans une proportion effrayante pour eux. Il rentre tous les ans dans ses coffres untiers des especes qui circulent dans le royaume. Une somme aussi considérable ne suffit point à ses besoins. Tous les gogotins savent pourquoi quand on reçoit sans compter..... Mais on y pourvoira. *l'arira* va-t-en voir s'ils viennent.

L E T T R E I I I.

Avanture de Gigi, prince du sang des rois de Gogo.

Que la vie d'un prince de Gogo seroit heureuse, s'il savoit en apprécier les avantages (1); tandis

(1) La vie des seigneurs de Gogo est en effet si commode,

qu'un pauvre gogotin tire à peine d'un travail qui commence avant le jour , & finit après le soleil couché , de quoi soutenir sa misérable vie , un prince n'a d'autres embarras que de choisir entre les plaisirs qui s'offrent en foule . Aussi le prince de Gogo , le plus raisonnable , ne peut s'empêcher de croire , que la nature elle-même mit quelque différence entre son espèce & celle d'un simple gogotin . Je n'en fais qu'un que l'expérience rendit plus sage , en lui faisant connoître sa foiblesse .

C'étoit Gigi , prince issu du sang des rois . C'étoit bien le plus fou , le plus étourdi & même le plus insolent de tous les princes : car un prince l'est toujours un peu , malgré qu'on en dise . Gigi avoit pourtant un esprit droit , un jugement sain , ainsi qu'il en donna des preuves par la suite . Mais que ne fait point une mauvaise éducation ? Elle détruit l'ouvrage de la nature . Elle étouffe les inclinations heureuses , pour y en substituer de mauvaises . L'éducation n'est que l'habitude des gens avec lesquels nous vivons , & non pas quelques leçons données par un pédagogue timide qui n'est point écouté . Les grands toujours environnés de flatteurs , sous des noms différents , ne doivent prendre , parmi cette foule d'âmes intéressées & rampantes , que des idées bien fausses sur ce qu'ils sont & sur ce qu'ils devroient être .

que c'est sûrement de là qu'est venue cette façon de parler , usitée parmi vous , *rire à Gogo , manger à Gogo* , pour dire , manger beaucoup .

Aussi seroit-il à désirer , que l'homme , destiné à régner sur ses semblables , fût enlevé du milieu des cours & ignorât le rang où il est appellé , jusqu'à ce que son esprit fût assez formé , pour pouvoir se préserver de la contagion qu'on y respire. Ceci devroit être médité , même parmi les gogotins qui méditent peu. J'en reviens au prince Gigi.

Un jour lassé de tout , il lui vint en idée d'aller à la chasse. Ses ordres sont reçus , tout est préparé , il monte dans un char brillant & léger , qui le porte en volant jusqu'au bord de la forêt où le rendez-vous est donné.

Sur le point de monter à cheval , il apperçoit un coursier beaucoup plus beau que le sien , sous l'un des gens de sa suite. C'étoit le jeune Liaa , nouvellement arrivé à la cour , & qui , pour y paroître avec plus d'éclat , avoit dressé le plus fier cheval barbe qu'il avoit pu trouver. Seul il avoit pu dompter ce nouveau Bucéphale. Un prince peut avoir aussi des mouemens de vanité ; Gigi fut jaloux qu'un autre que lui montât un si beau cheval. Il le demande. Liaa est trop heureux d'avoir cette occasion de faire plaisir à un prince du sang de ses rois ; non-seulement lui , mais même son cheval , sont en la disposition du prince. Cette fantaisie pourtant le fâchoit , & il juroit entre ses dents : car il croyoit le prince mauvais cavalier , & il ne se trompoit pas , comme vous l'allez voir.

Le cheval s'apperçut bientôt qu'il ne portoit point l'habile Liaa , il essaya par quelques ruades de démonter son apprentif cavalier. Le prince , malgré la

frayeur qui commençoit à le saisir , fait bonne contenance ; il veut même , en lui tenant la bride , lui donner de l'éperon. Alors le cheval se livre à toute son impétuosité , emporte l'imprudent Gigi , avec la rapidité d'un trait , à travers les broussaillies , les branches des arbres , & pénètre en un instant au milieu de la forêt. Le prince éperdu , serrant les genoux & se tenant aux crins de toutes ses forces , croioit tant qu'il avoit de voix , je suis du sang des rois de Gogo , respecte le sang des rois de Gogo : en criant ainsi , un étrier lui étoit échappé , le cheval sourd à ses cris , n'étoit pas insensible aux coups de l'étrier qui revenoit , à chaque pas , le frapper avec la régularité d'un balancier ; le coup de l'étrier étoit rencontré par un coup d'éperon , que lui appliquoit la jambe vacillante dont le prince n'étoit plus maître ; furieux , il redouble de vitesse jusqu'à ce qu'enfin , passant sous un arbre penché , le prince est emporté & couché par terre sans connoissance.

L E T T R E I V.

Le prince fut plusieurs heures dans cet état ; lors même qu'il commença à reprendre ses sens , il ne favoit qui il étoit , d'où il venoit , & comment il se trouvoit là. Il se souvint enfin , qu'il étoit prince du sang des rois de Gogo , qu'il étoit parti pour la chasse , qu'il avoit voulu monter sur un cheval qui apparemment l'avoit jetté par terre. Mais que devint-il , quand il commença à sentir de la douleur dans tous les membres ; quand , après avoir porté la main

à son visage , il la retira toute ensanglantée , qu'i s'apperçut que ses habits n'étoient plus que des guê-
nilles , & qu'il n'avoit pas même un valet pour le
secourir ? Eh quoi , s'écria-t - il , dans l'amertume
de son ame , un prince du sang des rois de Gogo !....
Mais un bruit sourd qu'il entend au loin , ne lui
permet pas d'en dire davantage ; il regarde ; il ap-
perçoit une bête féroce , d'une énorme grosseur ,
qui venoit fondre sur lui .

Saisi de frayeur , il se presse de monter sur un
arbre ; ses mains tremblantes manquent dix fois la
branche qu'elles veulent saisir ; la bête arrive , se jette
sur son pied , arrache la chaussure qu'elle déchire .
Gigi gagne assez haut pour ne plus craindre ses
efforts . Furieuse d'avoir manqué sa proie , elle
casse & brise tout ce qui l'environne , & s'enfonce
dans la forêt .

Le prince , effrayé du danger qu'il avoit couru , n'osa
descendre , craignant toujours d'avoir à ses côtés
quelque animal féroce prêt à le dévorer . Dès qu'il fut
revenu de sa première terreur , il s'arrangea dans l'arbre
pour pouvoir y être plus à son aise ; ce fut alors que
des réflexions assez tristes , mais pourtant sensées ,
s'emparèrent de son ame : ce matin , disoit-il , j'étois
tout dans l'univers , les maux qui affligent les autres
hommes , n'étoient pas faits pour un prince du
sang des rois de Gogo , je ne devois pas même les
craindre ; & je vois , par expérience , qu'un prince
du sang des rois de Gogo , est à plaindre , quand
il est égaré dans un desert , meurtri par une chute
cruelle , entouré de bêtes féroces , & qu'il est dé-

chaussé d'un pied; n'importe, attendons, peut-être la chasse passera-t-elle par ici, alors je retournerai à Gogo; & Dieu me punisse, si jamais je monte d'autres chevaux que les miens, si l'on me revoit au milieu des forêts, pour y courir de si grands dangers!

En finissant ces plaintes, il s'apperçut que le jour baïssoit. Dieu, s'écria-t-il, me fauira-t-il passer la nuit dans ce lieu, & sur-tout à présent que les nuits sont encore si froides; & en effet, le prince commençoit à n'avoir pas chaud.

L'esprit du prince étant devenu plus calme, & sa douleur étant considérablement diminuée, un nouveau besoin se fit sentir; c'étoit la faim; il continua ses réflexions: un prince du sang des rois de Gogo peut donc avoir froid & faim; car c'est-là ce que j'éprouve, je ne puis de moi-même appaiser de tels besoins. J'avois entendu dire qu'il y avoit à Gogo bien des gens réduits à ces deux extrémités; mais elles m'étoient inconnues. Oh! que l'homme, dont le travail fournit aux autres leur subsistance, est un homme précieux pour ses semblables; & que ceux qui manquent du nécessaire sont à plaindre! Si jamais je retourne à Gogo, je secourrai les malheureux, & j'encouragerai l'agriculture, puisque c'est tout ce qu'un prince peut faire.

Pendant que le prince, déjà devenu plus sage par un peu d'adversité, s'entretenoit de ses bonnes idées, la nuit couvroit la terre de son voile; mais c'est surtout dans la forêt qu'elle étoit affreuse.

Mille oiseaux, dont les cris funebres portoient au loin l'épouvanle, sembloient s'être réunis sur la tête du

malheureux Gigi ; il étoit d'autant plus effrayé , qu'il n'avoit jamais entendu parler de ces oiseaux. Il avoit cependant un cabinet d'histoire naturelle ; c'étoit dans ce moment la mode à Gogo , que tout homme riche eût de ces collections , qui rassemblent sur un point , des échantillons de toutes les productions de la terre ; mais c'est aussi la mode , que les possesseurs de ces curiosités ne les connoissent point , sur-tout si ce sont des princes.

Après les premiers cris , les oiseaux s'appaiserent ; le prince sentit que l'air se rafraîchissoit beaucoup. Le vent souffloit de maniere à déraciner les arbres , & bientôt il tombe une grêle furieuse. Hélas , disoit-il , quelle folise à moi de n'être pas à gogo dans mon palais , j'y serois non-seulement à l'abri , mais j'y jouirois encore , aux clartés de cent bougies , de tout ce que les arts ont imaginé pour servir le luxe ; au lieu de cela je ne vois pas l'arbre que je touche , je suis tout trempé , je suis glacé , & j'ai faim. Si jamais je retourne à Gogo , j'encouragerai les arts qui nous font des maisons agréables & commodes , où nous sommes à l'abri , & les manufacturés qui nous habillent , puisque c'est tout ce qu'un prince peut faire.

Après que la grêle eut cessé , le temps se radoucit. Gigi s'endormit pour un instant , & à son réveil il se rappellera ce que les lettrés de Gogo lui avoient dit , quand par hasard ils avoient été admis auprès de sa personne , sur l'inconstance des choses humaines , qu'un prince devoit profiter des avantages de sa naissance , non pour insulter à ceux de son espece , hommes

comme lui , plus utiles que lui (1) ; mais pour faire tout le bien que son rang & ses richesses le mettoient à portée de faire , il se promit que , dès qu'il seroit de retour à Gogo , il appelleroit ces lettrés , & qu'il écouteroit leurs leçons. C'est ce qu'un prince a bien de la peine à faire.

En s'entretenant ainsi , le jour commença à paroître , mais ce fut pour le jeter dans un embarras nouveau : que ferai-je , disoit-il ? De quel côté dirigerai-je mes pas ? Je vais peut-être m'enfoncer plus avant dans cette forêt , & me livrer à des bêtes encore plus à craindre que celle qui a déchiré hier ma botte , & qui a manqué de me dévorer moi-même. Il faut cependant prendre un parti. Périr d'une maniere ou d'une autre est chose assez indifférente : en marchant j'aurai toujours plus d'espérance que si je reste ici. Il descend de l'arbre & se met en route. A peine eut-il fait quelque pas , que son pied sans chaussure souffroit beaucoup ; il marcha sur une épine & se blessa : oh qu'un prince du sang des rois de Gogo souffre , dit-il , quand il faut qu'il marche à travers

(1) Ceci est vrai , & ces lettrés avoient raison. Quelques princes de Gogo avoient fait paroître un petit mémoire bien vuide de sens , bien insolent ,

Qu'ils n'ont pourtant pas fait assurément.

Cela n'est pas bien , il faut toujours être honnête , même lorsqu'on déraisonne. Ils ont fait par la suite bien pis , mais nous y reviendrons.

les buissons sans souliers ! que les cordonniers , dont l'industrie nous épargne tant de peine , sont des personnes nécessaires dans un état ! je ne m'en serois point douté avant cette funeste aventure . Si jamais je retourne à Gogo , j'aurai soin que mon cordonnier soit exactement payé , & je veillerai à ce que cette classe d'hommes si utiles ne manque jamais des premiers besoins de la vie , & qu'elle puisse trouver au moins sa subsistance dans un travail assuré . Tant mienx , en vérité c'est ce qu'un prince ne s'avisa jamais de faire .

Il étoit cependant impossible qu'il allât plus loin dans cet état ; *la nécessité est mère d'industrie* . Il vit bien que la jambe de la botte qui lui restoit lui étoit à-peu-près inutile , mais il ne savoit comme la couper . Son couteau de chasse qui ne lui avoit servi à rien la veille , lui fut d'un grand secours ; il remarqua même que cette arme , ainsi que les autres métaux qui , façonnés par des mains adroites , servent à nos besoins ou à nos plaisirs , sont comme les maisons , les étoffes , les productions de la terre de toute espece , un bienfait de la classe qui travaille envers la classe qui ne fait rien & qui jouit . A l'aide de quelques écorces d'arbre il se fit une maniere de brodequin qui lui aida à continuer sa route .

Au bout de quelques milles il apperçoit un homme d'une figure assez équivoque ; cette vue , pourtant , dans un lieu où il craignoit de faire toute autre rencontre , le réjouit fort . Il lui demande s'il n'est pas gogotin , & s'il est dans le chemin qui conduit à Syripa (capitale de Gogo) . L'homme à la mine rébar-

bative , ne lui répond que par un *la bourse ou la vie*. Peu fait à ces sortes de complimens , le prince recule sans savoir ce qu'il devoit faire ou dire : apprends qui je suis , malheureux , & respecte celui devant qui tu dois trembler. Je ne sais qui tu es , mais vois lequel des deux doit trembler devant l'autre ; il lui montre un pistolet. Le prince va pour mettre la main sur son couteau de chasse. Jette loin de toi cette arme , dit le voleur , ou c'est fait de ta vie. Je ne veux pas provoquer ta fureur , lui répartit le prince , ni te mettre dans le cas de commettre un crime dont tu ne te repentirois jamais assez : apprends que je suis du sang des rois de Gogo. Tu es un menteur , reprit le larron , un prince du sang des rois se trouva-t-il jamais seul au mieu d'un bois , & fait comme te voilà : tu m'as bien plus l'air de quelque valet de prince qui aura volé mal adroitem-
ment son maître , & que la crainte du châtiment retient dans cette solitude ; ce brillant qui rehausse ta toque semble l'annoncer : ainsi , tu serois tout au plus mon pareil , mais bien plus coupable que moi. Une misere extrême me force au crime , & ton for-
fait est sans doute le fruit de ton inconduite & de tes débauches. D'ailleurs , si tu es un grand sei-
gneur , pourquoi refuses-tu ce que tu possédes sans mesure , à qui n'eut jamais rien sur la terre que des besoins cruels sans pouvoir les satisfaire. Mais , qui que tu sois , je suis le plus fort ; donne-moi ce que je te demande ? Je tiens ta toque , ton couteau de chasse est dans ma main , il est vraiment riche & beau ; montre tes goussets & ne tarde pas.

Le prince vit bien qu'il falloit céder; il lui remit une bourse pleine de monnoie d'or du pays, & une montre enrichie de pierreries; c'est tout, dit le voleur? Oui, dit Gigi. Je suis content de toi, reprit le voleur, tu peux maintenant errer tant qu'il te plaira, tu n'as plus à craindre que les lions & les tigres: c'étoit lui rappeler un souvenir bien effrayant.

Le prince, sans argent, la tête nue, ayant perdu la seule arme dont il pouvoit se défendre, poursuivait douloureusement sa route. En rappellant toutes les circonstances du dernier malheur qu'il avoit effuyé, il trouvoit bien extraordinaire qu'on l'eût pris pour un voleur. En réfléchissant pourtant qu'il avoit passé une bien mauvaise nuit, qu'il étoit fatigué, affamé, que ses habits sur-tout étoient dans un état à faire pitié, il trouva qu'apparemment c'en étoit assez pour qu'un prince perdit un peu de cet air qui le distingue; mais il fit des réflexions bien plus sérieuses en pensant à ces mots terribles du voleur: *Je suis le plus fort*, il vit qu'un prince qui Il se dissimula l'énormité d'un pareil attentat, & l'outrage qu'il fait à l'humanité.

Ce que le voleur lui avoit dit de sa misère ne lui avoit point non plus échappé; il sentoit que des profusions qui pesent sur le peuple, en raison de son indigence, deviennent criminelles. Un prince, dit-il en lui-même, doit soutenir l'éclat de sa naissance, & encore il ne pouvoit se dissimuler qu'il fut bien malheureux pour les hommes qu'il y eût des princes, des naissances illustres, & de toutes

ces distinctions qui font que tout est dans les mains de l'un , & qu'il ne reste rien dans les mains de l'autre ; mais les choses étoient ainsi établies , & il étoit raisonnable qu'il en suivit le cours. Je soutiendrai donc l'éclat de ma naissance ; mais j'aurai soin de rester dans de justes bornes. J'aurai peut-être un peu de peine en commençant , mais avec du courage j'en viendrai à mon honneur. Eh dieu veuille que je revoie la cour de Gogo , je donnerai là un exemple bien nécessaire.

La lassitude & la faim ne lui permettoient plus de marcher lorsqu'il apperçut des fruits sauvages ; il en mange d'abord avec avidité , mais bientôt il leur trouva une amertume insupportable. Les fruits que l'on mange à Gogo sont meilleurs , dit-il ; j'enrichis ces hommes pernicieux qui me repaissent de mensonges , & je n'ai jamais donné la moindre récompense à celui dont les soins m'apprêtoient un mets qui me sembleroit bien délicieux après avoir mangé de ces pommes amères.

Il continuoit toujours son chemin , lorsque tout-à-coup , sans trop savoir comment , il se trouva au bord d'une belle riviere. Laissans-le s'y désaltérer tout à son aise.

L E T T R E V.

Le premier sentiment du prince fut un sentiment de joie & de tristesse. La forêt n'offroit plus à la vérité cet aspect effrayant qu'elle avoit dans son centre ; l'air étoit plus tempéré ; les bords du fleuve étoient charmans ,

écharmans, ils étoient parés de ces beaux arbres que la nature, inégalé dans ses présents, prodigue à ces heureux climats. Ils enchantoient le regard, & l'odeur qu'ils exhaloient au loin réjouissoit tous les sens. De l'autre côté du fleuve, une vaste prairie laissoit à l'œil la liberté de découvrir un horizon d'une étendue immense. Tout cela étoit beau, sans doute, mais ne donnoit pas au prince l'espoir de revoir bientôt la cour de Gogo. Il alloit pourtant le long du fleuve, lorsqu'il apperçut sur la rive une petite barque avec une rame. Cette vue lui fit beaucoup de plaisir : bon, dit-il, ces bords ne sont pas aussi deserts qu'ils le paroissent ; avec cette barque, je suivrai le cours du fleuve, je ne craindrai point d'être dévoré par les bêtes que renferme ce bois, j'en ferai plus de chemin & serai moins fatigué.

Il monte dans la barque & prend la rame ; il essaie de diriger le bateau, mais en vain ; il ne fait que tourner sans pouvoir quitter le bord, après des efforts qui ne lui réussirent point. Comment, s'écria-t-il, un prince du sang des rois de Gogo ne peut faire ce que fait sans peine un matelot, le plus grossier des hommes ! eh ! à quoi donc un prince est-il bon ? Un mouvement d'impatience lui arracha ce petit blasphème. A peine eut-il fini ces mots, qu'il fut tout étonné de se voir au milieu de la rivière. Il arrive toujours des choses étranges quand on voyage. Cette rivière se perdoit dans une grotte effrayante ; Gigi se crut mort ; mais l'espérance, celui de tous les biens qui nous quitte le dernier & qui peut-être ne nous quitte jamais, le soutient ; il s'abandonne à la

fortune. Quelle joie ! quel transport ! Au bout de quelques instans il revoit la clarté du jour. Ce fleuve sortoit de la grotte en bouillonnant pour s'étendre dans un lit plus large ; la barque est poussée avec violence contre des rochers , elle s'y brise. Le prince marche bientôt sur une terre cultivée ; il voit au loin un homme qui labouroit , & plus loin encore des arbres qui avoient l'apparence de former des hameaux. Que de nouvelles grâces il rendit au ciel ! Dieu soit loué , s'écria-t-il , c'est sûrement une partie du royaume de Gogo , je suis à Gogo , je reverrai la cour de Gogo ; je raconterai aux dames de la cour de Gogo tout ce qui m'est arrivé. Oh ! je ne voudrois pas à présent pour ma qualité de prince du sang des rois de Gogo , n'avoir pas été à la chasse , n'avoir pas monté sur le cheval qui m'a renversé par terre , n'avoir pas vu la bête qui a déchiré ma botte , n'avoir pas couché sur l'arbre où j'ai été si bien grêlé , où j'ai manqué de mourir de faim , de froid & de peur , n'avoir pas rencontré le voleur qui m'a pris mon couteau de chasse , ma bourse & le diamant qui tenoit la ganse de ma toque ; voyagé sur une belle rivière , passé sous une grotte effrayante dont je suis sorti par le plus grand hasard du monde pour rentrer sur les terres de Gogo. Dieu soit loué !

L E T T R E V I.

Gigi ne ressent point la fatigue , il vole vers l'homme qu'il avoit apperçu ; & du plus loin qu'il put se faire entendre : mon ami , c'est sûrement ici une des

provinces du royaume de Gogo , je suis un prince du sang de vos rois ; y a-t-il loin d'ici à la capitale ? L'homme à qui il adressa ces paroles ne put retenir ses larmes à ce mot de Gogo ; mais il réprima bien vite ce mouvement , & répondit au prince qui s'approchoit : qui que vous soyez , ce qui m'importe fort peu , vous n'êtes point ici à Gogo. Ce que je ne puis concevoir , c'est que vous ayez pénétré dans ce pays. A ces mots Gigi fut près de s'évanouir. Je ne suis point à Gogo , & où donc suis-je ? C'est un mystère , répondit le laboureur , qui ne vous sera peut-être jamais révélé : il faut pour cela que vous vous en rendiez digne ; mais n'avancez pas davantage , vous porteriez l'effroi parmi les habitans de ce pays. Cependant , dit Gigi , vous parlez la même langue que moi , parlez-on ici la langue du royaume de Gogo , ce sera toujours une consolation pour moi de pouvoir me faire entendre , & l'on aura des égards pour un prince du sang des rois d'un grand royaume. Vous voudriez en vain faire connoître ici ce que vous êtes ; on ne vous entendroit pas ; ou si par malheur pour vous on parvenoit à vous entendre , vous vous couvririez d'un ridicule dont je ne prévois pas les suites : on ne parle point parmi nous le gogotin , mais je suis moi du royaume de Gogo. Je me trouve ici par la plus étrange aventure. Il alloit continuer de parler , mais Gigi lui demanda si dans ce pays on ne mangeoit pas comme on mange à Gogo , qu'il étoit exténué de faim & de fatigues. Oui , l'on mange ici & de meilleur appétit qu'à la cour de Gogo. Attendez-moi dans ce lieux : avant de pouvoir vous conduire au hameau , il faut

que je vous donne un habit semblable au mien ; vous le voyez , il n'est pas si brillant ni d'une élégance aussi recherchée que les habits que l'on porte dans la capitale de Gogo ; il est fait d'une laine grossière , & tissu par des mains mal habiles ; mais c'est le seul que , sans y être cependant forcé , on puisse porter ici. Je reviens dans l'instant.

Gigi ne pouvoit imaginer quel étoit le peuple chez lequel il se trouvoit , ni comment son rang , qui mettoit à ses pieds des gogotins d'une bien autre importance qu'un laboureur , lui attireroit là du ridicule. Il n'étoit pas moins étonné qu'il lui fallût changer d'habit par les ordres d'un manant pour paroître dans un village.

L E T T R E V I I .

Gigi demeura quelque tems chez *Ao* , (c'étoit le nom du cultivateur.) Comme *Ao* avoit remarqué en lui un grand fonds de raison , il s'appliquoit à la cultiver. Il lui faisoit connoître ce qui parmi les hommes venoit de la nature , & ce qui n'étoit que l'effet du préjugé. Gigi eut d'abord quelque peine à se familiariser à l'appréciation des avantages qu'on attribue à la naissance. C'étoit pourtant un des préjugés dont *Ao* avoit le plus à cœur de le délivrer. Il lui rappelloit ce qui venoit de lui arriver à lui-même.—Un homme est petit , lui disoit-il , bofus par-devant & par derrière , il est d'un beau sang ; tel porte sur son visage une lepre , fruit du désordre de ses ayeux , c'est le plus pur farg qui le forma ; un autre est connu par des infamies de toute

espèce , par une lâcheté que rien n'égale , un noble sang coule dans ses veines , preuve qu'on attache des idées bien claires à ce beau mot. Cet autre est remarquable par sa grossièreté ; son ineptie le rend insupportable , mais il est d'un sang illustre & dont la source se perd dans la nuit des siecles ; comme si on vouloit faire honneur à la nature de s'être préparée pendant des siecles à former un sot. Eh ! malheureux humains , la nécessité où vous êtes de vivre en société , d'y occuper des places différentes ; la fortune , les avantages naturels ne mettent-ils pas entre vous assez de différence , sans en reconnoître qui n'ont d'autre fondement que des préjugés aussi ridicules.

Gigi desfroit bien vivement d'apprendre chez quel peuple il vivoit , ce qu'avoit été son hôte à Gogo , & les raisons qui l'avoient engagé à quitter sa patrie. Je remplissois à Syripa des fonctions honorables , dit Ao ; j'y étois encore lors de la catastrophe qui a amené la révolution à laquelle vous touchez. Je fus révolté de la maniere indigne dont en agissoient des ministres prévaricateurs , sous l'autorité d'un roi qui sans doute ne vouloit que le bien , mais qu'ils avoient trompé sur les moyens. Citoyen sans pouvoir , irrité mais soumis , je desfirois ardemment une terre où je pusse voir les droits de l'humanité respectés , où le sort de plusieurs milliers d'hommes ne dépendît pas des caprices d'un ambitieux ; où l'autorité fût tellement combinée , qu'elle fût toujours toute-puissante pour faire le bien , & nulle quand elle voudroit faire le mal ; où un homme fût d'abord un homme & que chose de plus ou de moins , selon ses vertus ou

ses vices ; où l'opinion ne fit pas respecter ce qui est méprisable , & n'avilit point ce qui est utile ; où dans les choses d'importance l'on appellât la nation pour conseiller & consentir. Voilà ce que je cherchois : j'ai trouvé davantage. (1)

Ce que vous me dites - là , m'étonne beaucoup , reprit Gigi ; une fois la justice admise dans tous les cœurs , une fois des lumières suffisantes partagées également entre tous les hommes d'une société , leur gouvernement doit être simple & stable ; mais , par malheur , il n'en est pas ainsi. L'injustice qui naît du choc des intérêts , a encore pour principe le défaut de lumières. Un seul homme , parfaitement sage , n'exista jamais. Comment donc avoir , à plus forte raison , une république de sages. Je conçois

(1) Ici étoit la description d'une république où regne une parfaite égalité , d'où il falloit induire qu'un peuple est heureux à mesure qu'il s'en rapproche. Outre que cette description est trop longue , elle est assez inutile. Le contraste des institutions d'une semblable république avec nos institutions , qui la plupart ont été faites pour rire , auroit eu pourtant quelque chose de piquant. Quoi de plus ridicule , par exemple , que la maniere dont nous faisons des prêtres & des juges ; ne semble-t-il pas que nous ayons l'intention de nous moquer de Dieu & de la justice. Tout devient métier ; un polisson de vingt ans est l'organe qui doit présenter au ciel les vœux du peuple , ou celui dont la main tient la balance qui doit régler les droits des hommes. Nous avons repris à l'endroit où Gigi témoigne sa surprise à Ao sur cette égalité , parce qu'on lui en donne des raisons qui doivent être senties par tout le monde.

bien l'uniformité dans un gouvernement despotique ; c'est l'uniformité de la mort , tous sont nuls , un seul commande : mais dans une république où chacun peut faire connoître sa volonté , & même la faire valoir , comment tous les individus qui la composent , sont-ils si modérés , si raisonnables ; comment ont-ils des vues toujours droites & une tendance inaltérable vers leur mutuel bonheur ; c'est ce que je ne conçois pas ? Vous le concevrez , dit Ao , & je vous trouve maintenant assez raisonnable , pour mériter d'être conduit vers celui que nous appellons le vieillard de la nation , qui seul peut vous révéler ce mystère.

LETTRE VIII.

Ao & Gigi se rendirent auprès de ce vieillard , & lui firent part du motif de leur voyage ; ils furent accueillis avec cette aménité qui accompagne le bonheur & la raison. Le vieillard reconnaissant Ao , eh bien , vous trouvez - vous heureux parmi nous , lui dit-il ? Heureux , répondit Ao , d'un bonheur que je n'aurois jamais imaginé. Je le crois , vous vivez ici sous un ciel propice , rien ne manque à vos besoins ; vous avez sans doute de plus une belle femme pour compagne ; la paix au dehors , la paix dans votre maison , vous conservez la haute idée que vous devez avoir de votre nature , en ne reconnaissant de maître que le souverain créateur de toutes choses , & vous n'avez point la douleur de vous voir avili dans votre semblable , que vous ayez l'indigne privilege de regarder

comme étant au-dessous de vous. Réposez-vous, & tantôt je vous entretiendrai de ce qui pourra vous faire plaisir.

LETTRE IX.

Quand la chaleur du jour fut un peu diminuée, le vieillard conduisit ses hôtes sous un arbre qui donnoit une ombre fraîche & agréable; il leur raconta comment ils avoient eu des rois, & de ces pouvoirs subalternes qui pesent les uns sur les autres, en raison de ce qu'ils s'écartent du chef qui est leur principe, jusqu'à ce qu'ils arrivent au peuple qui les supporte tous; comment le désordre régnant dans toutes les parties de l'administration, & sur-tout dans les finances; le dernier de leurs rois fut obligé d'appeler à lui son peuple, pour consentir de nouvelles impositions, & pour travailler avec lui à former une constitution qui posât sur une base inébranlable, & qui prévint à jamais l'extrémité à laquelle la nation étoit réduite.

Ce n'étoit pas un petit ouvrage, dit le vieillard, que de réunir les volontés d'un peuple aussi nombreux, & déjà divisé par des intérêts opposés. Il faut vous dire que ce peuple étoit partagé en trois classes principales. (Je ne puis, mon cher hôte, vous donner une idée plus juste de ces trois classes, qu'en les rapportant à celles qui vous divisent, c'est-à-dire, le clergé, la noblesse & le peuple, ou tiers-état.) Ces classes principales se subdivisoient ensuite à l'infini; un prêtre, par exemple, étoit plus vénérable

qu'un autre prêtre, non pas qu'il fût plus âgé, ni plus vertueux; mais cela dependoit des dignités dont il étoit revêtu; un noble étoit plus noble qu'un autre noble, non pas que l'un se fût plus distingué que l'autre; mais parce qu'il portoit un certain nom, & qu'il comptoit une longue suite d'ayeux. Parmi le peuple, les occupations mettoient aussi une grande différence entre les individus. Un homme de loi de la capitale se croyoit bien plus important qu'un homme de loi de province, faisant les mêmes fonctions que lui. Il y avoit donc rivalité entre les trois classes, & chaque classe nourrissoit encore une infinité de petites rivalités qui rendoient leur accord plus difficile.

Je fus un des députés de la nation, j'étois alors jeune & vigoureux, une façon de penser au-dessus de toute crainte, comme de tous préjugés, m'avoit fait remarquer du souverain qui cherchoit la vérité de bonne foi & avec courage; il savoit que des opinions hardies qui pourroient avoir quelque chose de dangereux, tombent d'elles-mêmes, si on fait semblant de ne pas les appercevoir; mais que souvent elles accompagnent ces projets féconds dont l'exécution amene l'ordre & le bonheur: il m'entretint souvent en particulier; je parlai souvent en public, voici à quoi peut se réduire ce que je dis alors. L'âge & le tems en ont bien affoibli le souvenir. (Ces discours ont été retranchés par la même raison que les premières lettres.)

Un jour qu'il avoit parlé avec plus de force qu'à l'ordinaire, le roi se leva & dit: » mon peuple ne

» s'est point trompé en jugeant bien de mes intentions ;
 » je veux son bonheur pardessus toutes choses ; s'il
 » ne falloit que le sacrifice entier de mon autorité
 » pour qu'il fût inébranlable , je le ferois dans le
 » moment : l'expérience nous a fait connoître la
 » source de bien des maux , mais elle ne nous a point
 » appris ce qui est absolument bien. Dans cette incerti-
 » tude , allons interroger celui par qui tout existe ,
 » & qui donne aux esprits ce qu'ils ont de force
 » & de lumières ». Tout le peuple marcha vers le
 temple .

Dès qu'on fut entré , le roi adressa cette priere
 à l'éternel : » grand dieu , qui connois notre foibleſſe
 » & qui peux nous éclairer , tu vois sous tes yeux ce
 » peuple que ta bonté remit entre mes mains. Je
 » voudrois qu'il fût heureux ; tu lis dans mon cœur ,
 » & tu sais si ce desir est sincere ; mais c'est ici
 » que mes volontés font sans effet , & que je n'ai
 » plus de pouvoir pour faire un bien qu'il n'est qu'en toi
 » d'opérer ; écoute nos supplications , sois sensible
 » à nos voeux les plus ardens , & daigne nous fe-
 » courir ».

Dieu l'exauça. Tous ses sujets & lui-même ref-
 terent quelque temps immobiles. Nous nous fentions la tête pésante ; plus ou moins cependant ,
 nous nous regardions tous avec étonnement sans nous
 parler ; enfin , d'un bout du royaume à l'autre il
 se fit un éternuement général : ce fut comme un
 coup qui fit tomber le rideau dont notre raison étoit
 obscurcie ; un trait de lumiere échauffa tous les esprits
 & dissipa tout le mauvais sens dont nous étions tra-

vailles. Le plus raisonnable d'entre nous vit de combien de folises il étoit encore capable avant ce moment. Mais ce qui forma un spectacle bien extraordinaire , & que vous aurez peine à croire, c'est que tous ceux qui n'avoient jamais montré de raison dans ce qu'ils avoient fait , furent transformés en l'espèce d'animaux dont ils s'étoient le plus rapprochés dans leur maniere de vivre ; par exemple la plupart des chefs des bonzes , & presque tous les *nababs* ou grands seigneurs furent changés en paons sans s'en appercevoir ; ils continuèrent de se pavanner dans l'assemblée , de se mirer dans leur belle queue ; ils roucouloient avec beaucoup de complaisance , & ce langage ne différoit en rien de leur premiere façon de parler. Des Faquirs furent changés en pourceaux , & trouverent que cette forme leur convenoit beaucoup. Des publicains , des hommes de loix , des nairds ou gentilshommes qui avoient toujours trouvé leur supériorité dans leur inutilité & leur désœurement , furent changés sans rien perdre de leur gravité , en ces coqs que vous avez nommé coqs-d'inde ; ils se rengorgeoient , se croyoient très-importans , & ne voyoient pas ce qu'il leur pendoit au bout du nez , ce qui amusa l'assemblée un instant.

Voilà la cause de la grande révolution qui s'est faite parmi nous : je souhaite qu'il en arrive autant au peuple de Gogo.

L E T T R E X.

Le vieillard finissoit à peine de prononcer ces mots, qu'on entendit au loin un bruit confus ; ce bruit devint bientôt plus fort. Enfin ils apperçurent une foule de peuple qui venoit vers le vieillard, ils s'écrierent, en l'abordant : ô mon pere ! qu'est-il arrivé, nous portons tous l'effroi dans nos ames sans en connoître la cause ; notre vie est innocente, nous ne sommes point sortis des bornes de la justice ; cependant nos visages présentent la terreur du crime, & des remords nous tourmentent.

Le vieillard fut ému, Ao trembloit, Gigi étoit stupéfait ; une nouvelle troupe fend la preffe, elle conduissoit douze hommes en habit étranger ; leur maintien étoit insolent, leurs yeux hagards respiroient la vengeance, dans tous leurs traits se peignoit une ame faite pour le crime & incapable du repentir ; leur présence augmenta la terreur, ils en jouirent un moment.

Le vieillard dit, en détournant les yeux, ô Dieu ! quel pays a donné la naissance à de tels monstres ? De quels crimes sont-ils coupables, que viennent-ils chercher parmi nous ? Alors, Gigi, que sa surprise avoit empêché de parler, les reconnut pour des princes de la cour de Gogo. Un jeune homme fondant en larmes, que ses occupations avoient attaché à l'un d'eux, & que la reconnaissance, la légéreté & l'intérêt avoient rendu l'instrument de leur perfidie, raconta ce qu'ils avoient fait, ce qu'ils avoient eu dessein de faire. Tout le monde frémissoit d'indignation ; ils voulurent parler.

Que voudriez-vous , dit le vieillard , en les interrompant , vous justifier ? on ne se justifie point de crimes semblables ; y mettre le comble en cherchant à soulever des ennemis contre votre patrie ? loin de trouver ici un appui , vous n'y trouverez pas même un asyle. Fuyez , votre souffle infecte l'air que nous respirons , il obscurcit la lumiere qui nous environne ; que n'ai-je une voix de tonnerre & les aîles de la Renommée , j'apprendrois votre crime à l'univers , je lui'en ferois connoître l'horreur , je l'intéresserois à votre punition. Quel beau jour pour l'humanité , si vous étiez proscrits en tous lieux , même avant d'y paroître ! Fuyez , n'offensez point les hommes par votre présence ; allez dans les deserts partager les repaires des bêtes féroces , seule société qui vous convienne ; ou si elles ne souffrent pas votre approche , & qu'elles vous dédaignent comme une pâture trop vile ; que , culbutés de pays en pays , vous rebombiez dans votre patrie si malheureuse de vous avoir vu naître ; que votre roi , mettant à ses pieds tout préjugé , comme toute considération , provoque lui-même le supplice des infâmes qui ont voulu lui ravir son royaume , rendre ses sujets esclaves , ou les livrer à la mort. Voilà les sentimens que vous inspirez , vous y êtes insensibles , comme vous êtes incapables de remords ; mais je le vois , la rage déchire vos entrailles , & c'est votre premier supplice. Allez , qu'on les jette hors de nos terres. Et vous , mes frères , espérez que , dès qu'ils seront sortis , le calme renâtra dans vos ames.

Le vieillard entretint encore un moment Gigi , il

lui fit sentir que ces distinctions, qui ne tiennent ni au mérite, ni aux places, qui séparent une partie des sujets de l'autre, n'ont aucun avantage, pas même apparent; qu'elles ne peuvent être qu'une source de discorde & de guerre civile; que les plus sages de la nation devoient chercher à les abolir, sans pourtant rompre la paix, le premier de tous les biens.

FIN.

De l'Imprimerie de LAPORTE.

